

Préface

Cet ouvrage que George Marcus offre ici au public francophone jette avec bonheur une pierre dans la mare de nos préjugés. Les sciences sociales se montrent trop souvent méfiantes à l'égard de ce qui ressemble, de près ou de loin, à une analyse de type psychologique. En dépit d'une tradition prestigieuse qui court d'Aristote à Tocqueville en passant par Hobbes et Adam Smith, sociologues et politistes prennent rarement au sérieux l'importance des dimensions émotionnelles du comportement politique. En partie d'ailleurs pour rationaliser un embarras méthodologique ; en partie aussi par ignorance des virtualités de l'analyse psychologique qui ne saurait se réduire à l'étude des mobiles personnels des individus. Le fait est pourtant d'une évidence écrasante : les facteurs émotionnels jouent un rôle décisif dans la dynamique de toute vie politique. Libéral ou autoritaire, le pouvoir cherche toujours à intimider et à séduire ; la peur et l'espoir habitent en profondeur l'univers mental des citoyens, ce que d'ailleurs n'ignorent jamais les candidats en campagne électorale ; et les procédures démocratiques ne sont peut-être, après tout, qu'une ritualisation réussie des rivalités sociales.

L'immense mérite de cet ouvrage est de démontrer qu'il est à la fois nécessaire et possible de combler cette lacune. En cela George Marcus est fidèle à Max Weber qui, dès le premier chapitre *d'Économie et Société*, soulignait le danger, pour la sociologie, d'une « croyance dans la prédominance effective du rationnel dans la vie humaine ». En réalité, notre auteur va plus loin. Il dépasse largement l'opposition classique, mais largement stérile, du rationnel et de l'irrationnel (celui-ci assimilé à l'émotionnel). En effet, tenant compte des derniers acquis des neurosciences sur le fonctionnement de notre cerveau, George Marcus met en avant le concept d'intelligence émotionnelle (*affective intelligence*) qui opère par dépassement de cette antinomie. Le recours à cette notion permet de donner au calcul coût/avantages un beaucoup plus grand réalisme que l'hypothèse classique de rationalité pure. L'acteur opérant ses choix, conscients ou inconscients, recherche des bénéfices et tente

d'éviter des coûts qui sont à la fois d'ordre émotionnel et rationnel. Le gain (ou la perte) d'estime de soi, la réduction de l'anxiété, le souci de protéger des croyances ou des repères identitaires sont des éléments décisifs du comportement routinier des acteurs sociaux.

Certes, dès les années 1920 à 1930, l'approche psychologique en sciences sociales avait retenu l'attention d'auteurs comme Marcel Mauss, George Mead ou Harold Lasswell. Mais sans grande postérité, tant les problèmes de validation empirique semblaient redoutables. Elle resurgit en force dans la seconde moitié du XX^e siècle. Ce furent d'abord les travaux qui se situaient dans le sillage de l'enquête d'Adorno sur la personnalité autoritaire ou celle de Rokeach sur les mentalités¹ ; ils mobilisaient surtout la technique des enquêtes par questionnaires, complétée par des entretiens qualitatifs, avec la remarquable exception de l'expérimentation en laboratoire conduite par Stanley Milgram. Ce furent également les études de cas avec, par exemple, les recherches d'Irving Janis sur l'effet *Groupthink* ou le travail de Betty Glad consacré à la manière dont Jimmy Carter géra la crise des otages à l'ambassade américaine de Téhéran². Ce furent enfin les observations ethnographiques à caractère microsocial d'un Erving Goffman. George Marcus, lui, emprunte des voies nouvelles, particulièrement prometteuses. Dans ce livre consacré aux comportements des citoyens en démocratie, il tourne le dos, à très juste titre, à une psychologie de l'acteur individuel, condamnée à l'impasse pour des raisons qu'a très bien explicitées Raymond Boudon³, car les motivations personnelles des citoyens sont à la fois trop complexes et trop inaccessibles au sociologue. *A fortiori* se garde-t-il de toute « psychologie de l'acteur collectif » qui anthropomorphise

1. Theodor W. Adorno, Else Frenkel-Brunswick, Daniel Levinson et R. Nevitt Sanford, *The Authoritarian Personality*, New York (N. Y.), Harper & Row, 1950 ; Milton Rokeach, *Open and Closed Mind*, New York (N. Y.), Basic Book, 1960.

2. Irving Janis, *Victims of Groupthink. A Psychological Study of Foreign Policy Decisions and Fiascos*, New York (N. Y.), Houghton Mifflin, 1972 ; Betty Glad, « Jimmy Carter's Handling of the Hostage Crisis », *International Political Science Quarterly*, janvier 1989.

3. Raymond Boudon, *La Place du désordre. Critique des théories du changement social*, Paris, PUF, 1984, p. 53 et suiv. Également, chez Pierre Bourdieu, la critique implicite mais radicale de tout psychologisme dans la mise en avant du concept de *champ social*.

avec naïveté les foules, les peuples ou les ethnies, à la manière d'un André Siegfried ou d'un Gustave Le Bon.

George Marcus conçoit les comportements des citoyens comme des réponses à des situations socialement construites, lesquelles rétroagissent ensuite sur le fonctionnement du système politique. Certes, le choix de leurs représentants, de même que la construction de leurs préférences politiques, sont façonnés par les thèmes de campagne des partis et le style des candidats, par le formatage des informations que diffusent les médias, plus profondément enfin par les schèmes cognitifs, d'ordre idéologique et culturel, qu'ils ont intériorisés à la suite d'un travail de socialisation plus ou moins achevé. Mais, et c'est là l'hypothèse forte de George Marcus, ces facteurs agissent à travers des filtres émotionnels qui contribuent à sélectionner les informations pertinentes, puis à légitimer les choix opérés. Ce choix théorique est d'une pertinence incontestable au regard de ce que nous savons aujourd'hui du fonctionnement de notre intelligence. Mais le défi le plus redoutable est la possibilité de le tester empiriquement. Et c'est là encore que se révèle le caractère novateur de ses recherches. Les thèses défendues dans cet ouvrage reposent sur des enquêtes de terrain et des expérimentations soigneusement protocolarisées. L'ambition de George Marcus est d'introduire la précision dans l'étude d'états émotionnels comme, par exemple, l'enthousiasme, l'anxiété ou l'aversion. Cela suppose la construction d'indicateurs empiriques qui se prêtent à la conduite d'expérimentations. Sans doute, une telle démarche implique-t-elle des choix qui privilégient le caractère opérationnel des définitions retenues (notamment pour autoriser la mesure de l'anxiété ou de l'aversion), au prix d'un risque d'appauvrissement qualitatif de ces concepts. Cette exigence méthodologique peut rebuter mais ne doit pas dissuader d'en reconnaître la valeur empirique.

La démarche entreprise par George Marcus est de nature à relégitimer, aux yeux des sociologues les plus sourcilleux, l'étude des facteurs émotionnels en sciences sociales. Les résultats déjà obtenus soulignent, par effet de contraste, la déperdition de sens qui résulterait d'un abandon de cette problématique et de cette méthodologie. Néanmoins, il paraît utile de ne pas tout miser sur cette démarche, et de conserver à l'esprit l'importance de ce qui reste debout dans le grand naufrage de la psychanalyse : la théorie des mécanismes de défense. L'anxiété que George Marcus voit, avec raison, activée par la confrontation des citoyens à des opinions ou

des faits « dérangeants », peut générer, lorsqu'elle est très intense, des attitudes de déni ou de refoulement qui sont aux antipodes de celles que révèle son matériel empirique. Non plus la quête d'informations supplémentaires du citoyen « délibératif » mais, comme l'avaient montré Adorno ou Rokeach, des raidissements se traduisant par le souci d'éviter toute exposition à des convictions hostiles. Cet exemple ne vise qu'à souligner l'intérêt d'un pluralisme méthodologique et paradigmatique dans l'étude des facteurs émotionnels du comportement citoyen. La voie empruntée par George Marcus n'est pas la moins exigeante intellectuellement ni la moins ardue méthodologiquement. C'est pourquoi on ne peut que se féliciter de voir ce très bel ouvrage contribuer avec vigueur au renouveau de la recherche scientifique en un domaine vital pour la compréhension réelle des phénomènes politiques.

Philippe Braud